

Marie Dorval – Misères et passions (1798-1849)

C'est en effet par ces deux mots que l'on peut qualifier la vie et la carrière d'une actrice et d'une femme dont la gloire posthume a été plus grande que celle, pourtant considérable parmi le public populaire et chez ses amis artistes, qu'elle a pu connaître de son vivant, et qui ne l'a pas empêchée de finir dans la misère et la souffrance.

Ce n'est pas seulement cette vie pleine d'accidents et de rencontres que je voudrais évoquer pour vous. Je voudrais surtout, à la lumière des témoignages de ceux qui l'ont connue et aimée – et il y en eut beaucoup -, par l'intermédiaire aussi de quelques-unes de ses lettres, pleines de spontanéité, ressusciter la femme courageuse, aimante, gaie de la gaieté des oiseaux et des artistes, et l'actrice intuitive mais travailleuse, excessive, d'une sensibilité frémissante, et d'une rare perspicacité dans la recherche de l'effet de théâtre.

Alexandre Dumas : *« Les artistes dramatiques, dit-on, ne laissent rien après eux.- Mensonge ! – Ils laissent les poètes dont ils ont représenté les œuvres, et c'est à ceux-là qui ont une plume, quand toutefois avec cette plume ils ont un cœur, - et c'est à ceux-là de dire quels saints et quels martyres sont parfois ces parias de la société qu'on appelle les artistes dramatiques. »*

Quelques mots de son apparence physique et de son talent :

Antoine Fontaney : *« Cette physionomie de femme est curieuse. Son grand front bombé, puis son petit nez et ses lèvres pincées et minces qui semblent toujours étreindre ; et ce teint brun, cette vivacité, cette figure animée, cet esprit spirituel, tout cela est à observer. »*

Théophile Gautier : *« Quoiqu'elle ne fût pas régulièrement belle, elle possédait un charme suprême, un charme irrésistible, et, avec sa voix sonore qui semblait vibrer dans les larmes, elle s'insinuait doucement au cœur. Elle avait des accents de nature, des cris de l'âme qui bouleversaient la salle. »*

George Sand : *« Et pourtant elle avait à lutter contre des défauts naturels. Sa voix était éraillée, sa prononciation grasseyante et son premier abord sans noblesse et même sans grâce. Elle avait le débit de convention maladroit et gêné, et, trop intelligente pour beaucoup de rôles qu'elle eut à jouer, elle disait souvent : « Je ne sais aucun moyen de dire juste des choses fausses. Il y a au théâtre des locutions convenues qui ne pourront jamais sortir de ma bouche que de travers, parce qu'elles n'en sont jamais sorties dans la réalité. Je n'ai jamais dit dans un moment de surprise : Que vois-je ? et dans un mouvement d'hésitation : Où m'égaré-je ? Eh bien ! j'ai souvent des tirades entières dont je ne trouve pas un seul mot possible et que je voudrais improviser d'un bout à l'autre, si on me laissait faire. » (...) « Elle était mieux que jolie, elle était charmante ; et cependant elle était jolie, mais si charmante que cela était inutile. Ce n'était pas une figure, c'était une physionomie, une âme. Elle était encore mince, et sa taille était un souple roseau qui semblait toujours balancé par quelque souffle mystérieux, sensible pour lui seul. »*

Vie et carrière

Marie-Thomase-Amélie Delaunay est née le **6 janvier 1798**, jour des Rois, à Lorient, fille de Marie Bourdais et de Joseph-Charles Delaunay, acteurs ambulants, eux-mêmes enfants de la balle. Dès **1806**, elle joue ses premiers rôles d'enfants avec sa mère et sa grand-mère.

Dans ses Mémoires de Joseph Prudhomme, Henry Monnier lui fait dire :

" je suis venue au monde sur les grands chemins, j'ai été bercée aux durs cahots de la charrette. Je n'ai connu ni les jeux ni les joies de l'enfance. Je me rappelle encore, lorsque ma mère, me tenant par la main, me conduisait au théâtre, de quel oeil de regret je suivais les petites filles de la ville dansant en rond au milieu de la grande place, ou jouant sur la porte de leurs maisons. Je passais une partie de ma journée dans une salle noire, enfumée, froide, où le soleil ne pénétrait jamais. La répétition finie, il fallait rentrer, manger un morceau à la hâte, faire son paquet et se rendre à la représentation du soir. Quand je ne jouais pas, ce qui arrivait assez rarement, j'accompagnais ma mère pour l'aider à s'habiller. Je me couchais accablée de fatigue, et si j'entrevois quelquefois le ciel bleu, les arbres, la verdure, les fleurs, si j'entendais chanter les oiseaux, ce n'était que dans mes rêves. Ma mère, pauvre femme, n'aurait pas mieux demandé que de m'aimer, mais en avait-elle le temps ? Est-ce qu'on peut être mère d'ailleurs dans cette atmosphère de lutttes, de misère, d'orgueil, de passions violentes ou vulgaires qui est la vie de la pauvre comédienne nomade".

George Sand en dit plus : *" Née sur les tréteaux de province, élevée dans le travail et la misère, Marie Dorval avait grandi à la fois souffreteuse et forte; jolie et fanée, gaie comme un enfant, triste et bonne comme un ange condamné à marcher sur les plus durs chemins de la vie. Sa mère était de ces natures exaltées qui excitent de trop bonne heure la sensibilité de leurs enfants. A la moindre faute de Marie, elle lui disait: « Vous me tuez, vous me faites mourir de chagrin! » Et la pauvre petite, prenant au sérieux ces reproches exagérés, passait des nuits entières dans les larmes, priant avec ardeur, et demandant à Dieu, avec des repentirs et des remords navrants, de lui rendre sa mère, qu'elle s'accusait d'avoir assassinée; et le tout pour une robe déchirée ou un mouchoir perdu. Ébranlée ainsi dès l'enfance, la vie d'émotions se développa en elle, intense, inépuisable, et en quelque sorte nécessaire. (...)*

Lorsque je la connus , elle était dans tout l'éclat de son talent et de sa gloire. Elle jouait Antony et Marion Delorme. Avant de prendre la place qui lui était due , elle avait passé par toutes les vicissitudes de la vie nomade. Elle avait fait partie de troupes ambulantes dont le directeur proposait une partie de dominos sur le théâtre à l'amateur le plus fort de la société , pour égayer l'entr'acte. Elle avait chanté dans les chœurs de Joseph, grimpée sur une échelle et couverte d'un parapluie pour quatre, la coulisse du théâtre (c'était une ancienne église) étant tombée en ruines , et les choristes étant obligés de se tenir là sur une brèche masquée de toiles, par une pluie battante. Le chœur avait été interrompu par l'exclamation d'un des coryphées criant à celui qui était sur l'échelon au-dessus de lui : « Animal , tu me crèves l'œil avec ton parapluie ! à bas le parapluie! » A quatorze ans, elle jouait Fanchette dans le Mariage de Figaro, et je ne sais plus quel rôle dans une autre pièce. Elle ne possédait au monde qu'une robe, une petite robe blanche qui servait pour les deux rôles. Seulement, pour donner à Fanchette une tournure espagnole, elle cousait une bande de calicot rouge au bas de sa jupe, et la décousait vite après la pièce, pour avoir l'air de mettre un autre costume, quand les deux pièces étaient jouées le même soir. Dans le jour, vêtue d'un étroit fourreau d'enfant en tricot de laine, elle lavait et repassait sa précieuse robe blanche. Un jour qu'elle était ainsi vêtue et ainsi occupée, un vieux riche de province vint lui offrir son cœur et ses écus. Elle lui jeta son fer à repasser au visage , et alla conter cette insulte à un petit garçon de quinze ans qu'elle regardait comme son amoureux et qui voulut tuer le séducteur."

Au cours des tribulations de la troupe ambulante, elle passe par Paris où elle voit jouer Talma. L'émotion est telle qu'elle s'évanouit. Sa sensibilité à fleur de peau est exacerbée par les craintes de voir sa mère tomber malade.

En 1813, à 15 ans, elle épouse Allan-Dorval, maître de Ballets, devenu acteur sous le nom de Dorval, elle prend alors le nom de « Mme Allan-Dorval ».

A Strasbourg elle remplace au pied levé une actrice dans le rôle de la comtesse, dans *la Mère coupable*, et y remporte ainsi ses premiers succès.

Le grand acteur de boulevard Potier, après l'avoir vue jouer, l'envoie à Lafon, sociétaire de la Comédie-Française qui lui affirme que son emploi est celui des soubrettes et la fait admettre au Conservatoire, dont elle refuse la discipline et qu'elle quitte aussitôt.

En, 1818, Potier la fait engager au Théâtre de la Porte Saint-Martin (*Paméla mariée, Les frères à l'épreuve, Malek-Adhiel*)

Dorval meurt à Saint-Pétersbourg, où il est en tournée, en **1819**, et Marie se retrouve veuve à 21 ans, avec 2 filles, Gabrielle et Louise.

Entre 1819 et 1823, elle joue le mélodrame : Charlotte dans *Werther* ; *Les Chefs écossais* (Pixérécourt), rôle de Malvina dans *le Vampire* (Achille de Jouffroy)

Ses premiers succès à Paris, elle les remporte en octobre 1822, dans le rôle de Mme Thérèse, dans *Les Deux forçats ou la Meunière du Puy de Dôme*, mélodrame en 3 actes de Boirie, Carmouche et Pujol, ballet de Blache fils, musique d'Alexandre Piccini. De sa liaison avec Piccini, naît une fille, Caroline.

Elle participe alors à de nombreuses créations, où elle développe la gesticulation mélodramatique et le fantastique.

(*Elfride, Les Deux sergents, Valérien ou le Jeune aveugle, Marthe, ou le crime d'une mère, Ourika, ou l'Africaine, le Comédien de Poitiers, Jane Shore, Le commissionnaire, l'Ecole du scandale, Le Petit ramoneur, le Docteur d'Altona, le Caissier, le Contumace, Le Monstre et le magicien*).

En 1826 : elle joue dans un mélodrame-féerie en 3 actes d'Antony Béraud et Jean-Toussaint Merle *Le Monstre et le magicien*, où elle remporte un vrai succès personnel. D'une de ces représentations mélodramatiques, le journaliste marseillais **Gustave Bénédict** se souvient avec émotion:

« Parmi les acteurs qui figuraient dans l'ouvrage, il y avait Mme Dorval, elle jouait un rôle presque insignifiant de jeune fille appelée Amélia et portait un costume que je pourrais encore aujourd'hui analyser dans tous ses détails et dans ses moindres nuances. Mme Dorval parut donc dans le rôle que je viens de dire; elle arriva sur la scène avec ce naturel exquis, cet abandon, cette nonchalante rêverie que vous savez; l'expression de sa physionomie avait quelque chose d'indéfinissable qui me frappa tout à coup, je regardais, j'attendais avec anxiété, j'étais déjà sous le charme d'une fascination irrésistible. Mais quand Mme Dorval eut parlé, quand la première note de son clavier magique eut frappé mon oreille, la révélation fut complète pour moi. La figure si poétique de Mme Dorval m'apparut dans une auréole, l'intelligence rayonnait sur ce beau front que le génie avait touché de son aile;

En juin 1827, elle gagne ses galons de « **plus grande actrice du Boulevard** » dans *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, de Victor Ducange et Dinaux, musique de Piccini, divertissement de Corally. Elle y a pour partenaire Frédérick Lemaître. Le rôle d'Amélie, épouse du joueur, est un rôle à transformations, puisqu'elle vieillit au fur et à mesure de la pièce et exprime la douleur maternelle.

C'est un triomphe pour les deux comédiens, salué rétrospectivement par **Jules Janin** :

« Quelle surprise, quelle joie, quand, tout disposés aux émotions de la vingtième année, nous vîmes apparaître ces deux comédiens de la même famille, Mme Dorval et Frédérick Lemaître,

qui portaient, lui dans le pli de son manteau, elle dans un coin de son voile, Victor Hugo et sa fortune ! »

Ducange écrit alors pour le couple Dorval/Lemaître : *La Fiancée de Lamermoor*, d'après Walter Scott, Dorval y joue le rôle de Lucie, avec la célèbre scène de folie. Puis elle est Marguerite dans *Faust* (Nodier, Merle et Béraud, d'après Goethe).

1829 : *Rochester* (Benjamin et Théodore), avec Frédérick. Adultère, vertige du déshonneur. *Sept heures* (Anicet Bourgeois et Victor Ducange).

Elle interprète le rôle d'Eléna dans *Marino Faliero* (Casimir Delavigne), (mauvais rôle d'après Dumas, mais succès personnel de Dorval).

Le 17 octobre 1829, Marie Dorval épouse Jean-Toussaint Merle. Elle a 31 ans, il en a 46. Journaliste et critique dramatique dans *la Quotidienne*, ses goûts le portent plutôt aux textes classiques, et il se montre un farouche adversaire du romantisme, contre lequel il est même l'auteur d'un virulent pamphlet. Mais il est directeur de plusieurs théâtres, il tient table ouverte, et a de nombreuses relations. C'est un homme plutôt égoïste, mais complaisant, il tient à son petit confort et se montre indulgent envers les aventures de Marie. Il survivra à Marie, restant à la charge de Caroline (sa troisième fille) et de son mari René Luguet. Il mourra le 27 février 1852.

Marie tient dans l'appartement familial un salon animé fréquenté par les jeunes auteurs.

Frédérick Lemaître, directeur du théâtre de l'Ambigu, engage Marie :

Pablo ou le Jardinier de Valence (Saint-Amand et Delong)

Les Serfs polonais (Népomucène Lemercier). A la Révolution de 1830, Frédérick perd la direction de l'Ambigu. Marie Dorval retourne à la Portr- Saint-Martin : *Beaumarchais à Madrid* (Léon Halévy), *L'Incendiaire* (Benjamin Antier et Alexis Comberousse, avec Bocage). Cette dernière pièce remporte un grand succès, dont Alexandre Dumas a de vagues souvenirs.

Alexandre Dumas, *Mémoires* 1, 6 p. 27

L'Incendiaire

« C'était dans l'Incendiaire surtout, que Dorval avait été magnifique. Celui ou celle qui lit ces lignes, ne sait probablement pas aujourd'hui ce que c'est que l'Incendiaire. Je ne me rappelle moi-même qu'un rôle de prêtre, très bien joué par Bocage, et une scène de confession (acte III, scène VIII) où Dorval était sublime. Figurez-vous une jeune fille à laquelle on a mis une torche à la main... Comment ? par quel moyen ? je ne m'en souviens plus ; peu importe d'ailleurs, il y a 22 ou 23 ans de cela ; j'ai oublié le drame et je le répète, je ne vois plus que l'artiste. Elle jouait à genoux cette scène dont je parle et qui durait un quart d'heure. Pendant ce quart d'heure on ne respirait pas, ou l'on ne respirait qu'en pleurant. »

Entre 1830 et 1834, Alexandre Dumas et Marie Dorval entretiennent une liaison sporadique d'amitié amoureuse. En 1831, Marie Dorval rencontre Alfred de Vigny. Voici comment elle met Dumas au courant de son nouvel amour :

Dumas, Mes Mémoires, II, p.302

«Je cours chez Dorval ; elle demeurait alors boulevard Saint-Martin, dans une maison ayant une sortie sur la rue Meslay. Par chance, elle était toute seule.

On m'annonça ; elle fit répéter deux fois mon nom.

Eh bien, oui, criai-je de la salle à manger, c'est moi ! Après ?... Est-ce que je suis consigné à la porte, par hasard ?

-Ah ! tu es gentil ! me dit-elle avec cet accent traînard qui avait quelquefois dans sa bouche un si grand charme, il y a six mois qu'on ne t'a vu !

Que veux-tu, ma chère ! dis-je en entrant et en lui jetant les bras autour du cou, j'ai fait, depuis ce temps-là, un enfant et une révolution, sans compter que j'ai manqué deux fois d'être fusillé...

Eh bien, voilà comme tu embrasses les revenants, toi ?

Je ne peux pas t'embrasser autrement, mon bon chien.

C'était le nom d'amitié, je dirai même d'amour, que Dorval m'avait donné. Et son bon chien lui a été fidèle jusqu'à la fin, pauvre Dorval !

- *Et pourquoi ne peux-tu m'embrasser ? lui demandai-je.*
- *- Je suis comme Marion Delorme : je me refais une virginité.*
- *- Impossible ?*
- *- Parole d'honneur ! Je redeviens sage ;*
- *- Ah ! ma chère, je parlais d'une révolution que j'avais faite : en voilà une seconde. Qui diable a fait celle-la ?*
- *- Alfred de Vigny.*
- *- Tu l'aimes ?*
- *- Ne m'en parle pas, j'en suis folle !*
- *- Et que fait-il pour te maintenir dans ces bons sentiments ?*
- *- Il me fait de petites élévations.*
- *- En ce cas, ma chère, reçois mes sincères compliments : d'abord, de Vigny est un poète d'un immense talent ; ensuite, c'est un vrai gentilhomme : cela vaut mieux que moi, qui suis un mulâtre.*

En fait, Dumas est venu annoncer à Marie qu'il a retiré *Antony* de la Comédie-Française, suite aux caprices de Mademoiselle Mars et vient lui proposer le rôle d'Adèle d'Hervey.

Une lecture a lieu chez elle :

« Alors, debout devant moi, sans prétention, avec des poses d'un abandon admirable, des cris d'une justesse douloureuse, elle repassa tout son rôle, n'en oubliant pas un point saillant, me disant chaque mot comme elle le sentait, c'est-à-dire avec une poignante vérité, faisant éclore du milieu de mes scènes, même de ces scènes banales qui servent de liaison les unes aux autres, des effets dont je ne m'étais pas douté moi-même, et, de temps en temps, s'écriant en battant des mains, et en sautant de joie :

- Oh ! tu verras, mon bon chien, tu verras, quel beau succès nous aurons ! »

Le 3 mai 1831, la Première d'*Antony*, avec Bocage dans le rôle-titre est un TRIOMPHE.

Alexandre Dumas, *Antony*

« Merci à Mme Dorval, si vraie, si passionnée, si naturelle enfin, qu'elle fait oublier l'illusion à force d'illusion ; qu'elle change un drame de théâtre en action vivante, ne laisse pas respirer un instant le spectateur, l'effraye de ses craintes, le fait souffrir de ses douleurs et lui brise l'âme de ses cris, au point qu'elle entende dire autour d'elle : « oh ! grâce ! grâce ! c'est trop vrai. » Que Mme Dorval ne s'inquiète pas de cette critique : elle est la seule actrice, je crois, à qui on pense à la faire. » (...) Dumas offre 100 f aux machinistes pour que le changement du 4^e au 5^e acte soit fait avant que ne se terminent les applaudissements : « Le cinquième acte commença littéralement avant que les applaudissements du quatrième se fussent apaisés. J'eus un moment d'angoisse. Au milieu de la scène d'épouvante où les deux amants, pris dans un cercle de douleurs, se débattent sans trouver un moyen ni de vivre ni de mourir ensemble, un instant avant que Dorval s'écriât : « Mais je suis perdue, moi ! » J'avais dans la mise en scène fait faire à Bocage un mouvement qui préparait le fauteuil à recevoir Adèle, presque foudroyée par la nouvelle de l'arrivée de son mari, Bocage oublia de tourner le fauteuil. Mais Dorval était tellement emportée par sa passion, qu'elle ne s'inquiéta point de si peu. Au lieu de tomber sur le coussin, elle tomba sur le bras du fauteuil, et jeta un cri de

désespoir avec une si poignante douleur d'âme meurtrie, déchirée, brisée, que toute la salle se leva. Cette fois, les bravos encore n'étaient point pour moi ; ils étaient pour l'actrice seule, pour la merveilleuse, pour la sublime actrice ! »

3 mois plus tard, c'est dans *Marion Delorme* (Victor Hugo) qu'elle triomphe encore, toujours avec Bocage pour partenaire :

Victor Hugo : « Quant à Madame Dorval, elle a développé dans le rôle de Marion, toutes les qualités qui l'ont placée au rang des grands comédiennes de ce temps ; elle a eu dans les premiers actes de la grâce charmante et de la grâce touchante. Tout le monde a remarqué de quelle manière parfaite elle a dit tous ces mots qui n'ont d'autre valeur que celle qu'elle leur donne : « Serait-ce un huguenot ? – Etre en retard ! Déjà ! – Monseigneur, je ne ris plus, etc...- Au cinquième acte, elle est constamment pathétique, déchirante, sublime, et, ce qui est plus encore, naturelle. Au reste, les femmes la louent mieux que nous ne pourrions faire : elles pleurent. »

Au printemps 1831 a débuté sa relation avec Alfred de Vigny, qui fait d'elle un joli portrait :

« Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse, en une minute ; elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, grave, mélancolique, en colère ; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière, elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite, elle essaie sa physionomie et l'aiguise ; elle essaye sa voix en parlant haut ; elle essaye son âme en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre. »

Liaison sensuelle, orageuse, due en grande partie à la jalousie de Vigny et à la légèreté de Marie, due aussi au machisme et à l'orgueil de Vigny, face à la joyeuse trivialité de Marie. Vigny loue une garçonnière, 18 rue Montaigne, très peu loin de chez lui. Deux poèmes, datant de l'automne 1831, témoignent du malaise de Vigny quand il est chez Merle. Mais le plus bel hommage qu'il lui rend réside dans un sonnet qui, à l'instar des poètes latins, de Michel-Ange ou de Shakespeare, prétend lui donner l'immortalité, par le truchement de son propre génie...

26 juillet 1831 (sur la page de garde de *la Maréchale d'Ancre*, drame écrit pour Marie, mais créé par Mlle George)

*Si des siècles, mon nom perce la nuit obscure,
Ce livre, écrit pour vous, sous votre nom vivra.
Ce que le temps présent tout bas déjà murmure,
Quelqu'un, dans l'avenir, tout haut le redira.*

*D'autres yeux ont versé vos pleurs.- Une autre bouche
Dit des mots que j'avais sur vos lèvres rangés,
Et qui vers l'avenir (cette perte nous touche)
Iront de voix en voix moins purs et tout changés.*

*Mais qu'importe !- Après nous ce sera pire chose ;
La source en jaillissant est belle, et puis arrose
Un désert, de grands bois, un étang, des roseaux ;*

*Ainsi jusqu'à la mer où va mourir sa course.
Ici destin pareil.- Mais toujours à la source,
Votre nom bien gravé se lira sous les eaux*

**Lettre de Marie Dorval, dont la jalousie n'est pas moindre que celle de son exigeant
amant :**

(...)- Mais quelle fatalité, quel malheur ai-je maintenant sur moi, que tu ne crois plus à mon amour quand j'en suis si entièrement, si cruellement possédée je t'assure mon Alfred. Oui je sens que je ne suis plus aimable, et j'en souffre horriblement et ne puis prendre sur moi. Tu ne sais pas comme je pleure, la nuit. Je deviens sauvage et méchante et cependant non, car tu n'es pas au bas de mon escalier que je dis : Mon Alfred ! Mon pauvre cher ange ! et mille tendresses dont tu n'as pas l'idée et mon cœur est tout attendri du chagrin que je t'ai fait et que tu emportes avec toi. Ah que je suis malheureuse que je t'aime ! que je suis jalouse, que je suis misérable d'en être venue à compter tes caresses, à nier tes souffrances, à toujours douter, toujours craindre, à n'être jamais en repos avec toi ni avec moi-même. Sauve-moi de tout cela, ma bonté ! Je t'aime comme on ne t'a jamais aimé, crois-le, crois-le, pour mon bonheur, pour ma vie, tu en aurais de cruelles preuves si tu m'ôttais ou si tu partageais ton amour. Mon ange, écris-moi quelquefois, c'est peut-être cela qui fait tout le mal, ce sont tes lettres qui me manquent. (...)

**Et après la scène de jalousie manifestée par Vigny à la suite d'un bal où elle aurait été
courtisée par un inconnu**

« Que je déteste ce bal ! que tu me fais peur ! que se passe-t-il donc de si horrible en toi qui te fasse pâlir et de la pâleur de la mort. C'est affreux, je ne puis te voir ainsi, je le tuerai cet homme qui t'a fait tant de mal. J'aurais voulu l'étrangler quand il s'est approché de moi ainsi. Mais me soupçonner mon Alfred ! moi qui mourrais si je devais renoncer à toi ! moi perdre ton amour ! Mais pour qui ? Mais cet homme est vieux et ridicule et il serait jeune et beau et y a-t-il quelqu'un au monde que je puisse préférer à toi ! (...)

Vigny, misogyne et imbu de lui-même, a le culot d'écrire, dès 1832, au plus fort de sa liaison avec Marie, dans *le Journal d'un poète* :

« Ce qui m'a souvent lassé dans les femmes, c'est qu'à chaque maîtresse que j'eus (valant la peine de s'appeler ainsi) ce fut une éducation à faire pour qu'elle fût en état de causer avec moi. »

**Alexandre Dumas fait de Vigny à cette époque un portrait spirituel , *Mes Mémoires*,
p.1068.**

« D'ailleurs, de Vigny était un singulier homme : poli, affable, doux dans ses relations, mais affectant l'immatérialité la plus complète ; cette immatérialité allait, du reste, parfaitement à son charmant visage aux traits fins et spirituels, encadré de longs cheveux blonds bouclés, comme un de ces chérubins dont il semblait le frère. De Vigny ne touchait jamais à la terre par nécessité : quand il reployait ses ailes, et qu'il se posait, par hasard, sur la cime d'une montagne, c'était une concession qu'il faisait à l'humanité, et parce que, au bout du compte, cela lui était plus commode pour les courts entretiens qu'il avait avec nous. Ce qui nous émerveillait surtout, Hugo et moi, c'est que de Vigny ne paraissait pas soumis le moins du monde à ces grossiers besoins de notre nature, que quelques-uns de nous – et Hugo et moi étions du nombre de ceux-là – satisfaisaient, non seulement sans honte, mais encore avec une certaine sensualité. Personne de nous n'avait jamais surpris de Vigny à table. Dorval, qui, pendant sept ans de sa vie, avait passé chaque jour plusieurs heures près de lui, nous avouait, avec un étonnement qui tenait presque de la terreur, qu'elle ne lui avait jamais vu manger qu'un radis. »

Le 17 janvier, Odéon 1832, Marie Dorval endosse le personnage de Mme Du Barry dans *Jeanne Vaubernier*, 3 actes de Rougemont, Lafitte et Lagrange)

Théophile GAUTIER s'en souvient , dans un article qu'il publiera dans *le Figaro* , le 16 janvier 1838, faisant un portrait joyeux de Marie Dorval : « *Ce rôle est, en effet, une des meilleures preuves de l'esprit de madame Dorval. Elle le joue en comédienne qui a de l'ironie et du trait dans chaque pli de son éventail. Il ne faut pas que M. Balissan de Rougemont se rengorge pour cela, car c'est bien malgré lui que madame Dorval a déployé tant de finesse joyeuse dans cette fable banale. Les bonnes comédiennes jouent quelquefois de bons tours aux mauvais auteurs ; un tour comme celui-ci est une noble vengeance.(...)*

Afin que cet article rassure pleinement les gens qui persistent à croire que madame Dorval habite un tombeau, nous voulons bien leur dire que son salon a l'air d'une véritable succursale de celui de Marion Delorme. On y trouve tout le confortable et toute l'élégance du jour, des albums, des tableaux, des statuettes, un piano, des fleurs, de la tapisserie et des porcelaines. Nous n'y avons pas vu de voile noir, de poison Borgia, de lame de Tolède, ni de stylets. On y prend du thé, on s'y étend sur de bons sofas, on y cause avec des gens d'esprit, on se permet d'y rire de certaines actrices, et l'on y voit assez rarement des acteurs. »

Revenons en mars 1832 où elle crée *Dix ans de la vie d'une femme*, de Scribe et Terrier, nouveau rôle de femme en pleine déchéance. Elle crée encore, avec Frédérick Lemaître, *Beatrix Cenci*, d'Astolphe de Custine.

Le 30 mai 1833 une représentation au bénéfice de Marie Dorval est donnée à l'Opéra : Mlle Duchesnois joue 1 acte de *Phèdre* de Racine et Marie Dorval joue 1 acte de *Phèdre* de Pradon, en robe de cour XVIIe siècle. La comparaison n'est pas nécessairement en faveur de l'actrice romantique. A cette occasion, elle crée avec Bocage le proverbe écrit pour elle par Vigny : *Quitte pour la peur*. Ce sera la seule et unique fois.

A cette époque, est entrée dans la vie de Marie Dorval une autre personne qui comptera beaucoup dans sa vie, il s'agit de George Sand :

Lorsqu'elles font connaissance en 1831, George vit avec Jules Sandeau et n'est pas encore connue. Marie Dorval est au sommet de sa gloire (*Antony, Marion Delorme*).

Marie Dorval est en butte à la jalousie du poète, jalousie qui s'étend non seulement au milieu familial (qu'il n'aime pas), aux fréquentations du joyeux salon de Marie Dorval (qu'il trouve vulgaires), et surtout à George Sand, à qui il prête des intentions saphiques – en cela il ne fait que suivre les allégations de Casimir Dudevant, qui cherche à traîner sa femme dans la boue. Evidemment les mauvaises langues parisiennes répandent ces bruits avec une certaine volupté et se font l'écho d'un scandale annoncé. C'est ainsi que **Arsène Houssaye, dans ses *Confessions***, t.II, p.13-14, donne de leur amitié une image particulièrement orientée : « *En ce temps-là, Sapho ressuscita dans Paris, ne sachant pas si elle aimait Phaon ou Erinne... Tous les soirs, à minuit, quand la comédienne avait jeté feu et flammes dans les cœurs, tantôt au Boulevard du Crime, tantôt à la Comédie-Française, elle trouvait chez elle, en rentrant dans sa petite chambre bleue toute capitonnée, devant un feu vif et gai où jasait la bouilloire à thé, la femme étrange qui attendait sa proie en fumant des cigarettes. Et c'était un duo des propos les plus amoureux. La brune dénouait les cheveux blonds. La blonde dénouait les cheveux noirs. Et ces cheveux s'enroulaient dans les baisers et les morsures. Jamais Erinne ne répondit à Sapho d'une voix plus enveloppante... Toutes les deux, brûlées au feu romantique, étaient affolées d'imprévu et inassouvies d'amour. »*

Après tout qu'importe ! En tout cas, les lettres, longtemps dissimulées au public par le vicomte Spoelbergh de Lovenjoul, et enfin publiées, avec l'autorisation d'Aurore Sand, qui en possédait des copies, par Simone André-Maurois en 1953, ne peuvent en aucun cas passer pour des preuves indubitables d'une relation autre que très amicale et exaltée entre deux amies qui le sont restées jusque dans la mort, et même après, puisque George Sand s'est occupée des petits-enfants de Marie Dorval, après la disparition prématurée de l'actrice.

Lettre de George Sand à Marie Dorval, Paris, mars 1833 (époque du début du désamour entre George et Sandeau)

« Marie, pourquoi ne nous sommes-nous pas vues depuis si longtemps ? J'ai été malade, moi, c'est une raison. Vous, vous avez été très occupée ; vous n'avez pas pu, je le sais bien, car vous êtes bonne et vous seriez venue à moi si vous n'en aviez pas été empêchée. Mais vous aimer si profondément et passer tant de jours loin de vous !

Marie, cela m'attriste et me rend le cœur sombre encore plus que de coutume. Me condamneriez-vous parce que je suis à plaindre ? Non, les femmes sont justes entre elles quand elles se comprennent comme nous le faisons et, dans mes douleurs, vous n'avez pas songé à me blâmer.

Hélas !, il n'y avait personne de coupable que le sort !

Mais je ne sais pourquoi, ne vous voyant pas, songeant à vous sans cesse, reportant vers vous toutes mes impressions – auxquelles je veux toujours, malgré tout, trouver une similitude avec les vôtres – je m'effraye de mériter si peu votre amitié à vous, grande et noble femme ! Je crains de perdre ce que j'en ai obtenu – et je me demande s'il n'y a pas, dans ma vie, quelque tache qui vous éloigne de moi ? Mais vous êtes si supérieure à toute femme, ma chère Marie, qu'en vous je trouverais tolérance et compassion, si j'étais coupable. Je ne crois pas l'être. Maintenant, si je le suis, vous êtes assez bonne pour m'aimer malgré cela.

Jules m'a dit vous avoir vue ces jours-ci. Vous avez été bonne pour lui ; vous lui avez montré de l'amitié, de l'intérêt. Chère Marie, que vous êtes généreuse et sensible ! Je vous remercie mille fois.

Dites-moi donc quand je vous verrai. J'ai à vous lire votre biographie. Quand me donnerez-vous une bonne soirée, chez vous ou chez moi ? Allons, sois bonne pour ton amie qui est triste, et qui retrouve de la jeunesse et du bonheur près de toi seule.

George.

Autre lettre de George Sand à Marie-Dorval, 18 juillet 1833

« Où es-tu ? Que deviens-tu ? Je ne peux pas mettre la main sur un journal qui me parle de toi, et pourtant beaucoup de journaux doivent en parler ; tu dois avoir des succès énormes, car tu es belle, tu es ange et tout ce qui te voit doit t'admirer et t'adorer. Mais je ne sais pas où tu es ; je viens d'écrire trois lignes à monsieur de Vigny pour le savoir, afin de t'adresser cette lettre. Pourquoi es-tu partie, méchante, sans me dire adieu, sans me donner un itinéraire de tes courses, afin que je puisse courir après toi ? Ton départ sans adieux m'a fait de la peine. J'étais dans une veine de spleen. Je me suis figuré que tu ne m'aimais pas. J'ai pleuré comme un âne. (...)

P.S. – Le 24. Mon enfant, ce n'est qu'aujourd'hui que ton monsieur de Vigny a daigné faire venir Planche chez lui pour lui dire de me dire que je pouvais t'écrire poste restante, Laon. IL a ajouté que, si je voulais le savoir, j'aurais pu le trouver dans le Vert-Vert ; mais je ne lis pas souvent le Vert-Vert, moi, et puis cela ne me disait pas si tu serais encore là quand ma lettre y arriverait ! Pourquoi craint-il de se compromettre en me répondant une ligne ?

Quand un mot de monsieur de Vigny, constatant qu'il a su, en juillet 1833, que tu étais à Laon resterait dans mes papiers, en quoi sa mémoire serait-elle attaquable ? Comment un

homme de cette taille a-t-il de si petites manières ? J'aurais pu écrire à Monsieur Merle ; mais il m'aurait dit peut-être : « Ma femme a dû vous le dire la veille de son départ, car elle a été vous voir. » Tu sais quelle énorme bêtise j'ai faite une fois, à propos d'une visite que tu étais censée m'avoir rendue et que j'ai démentie. Je craignais de tomber dans quelque quiproquo semblable. Je ne pouvais pas penser que j'effaroucherais monsieur de Vigny en lui demandant où tu résidais, princesse ! Moi qui lui ai souvent parlé de toi avec abandon et à qui il a laissé voir tant d'attachement et d'enthousiasme pour toi ! Je ne suis pas piquée contre lui ; j'ai bien autre chose à faire que de m'étonner. Tu lui diras de ma part seulement qu'il a tort de craindre de m'écrire ce qu'il oserait bien me dire. Vois ! Quelle affaire à propos de rien ! Tout cela, c'est pour te dire que je suis toujours prête à t'aller voir si tu réponds : « Oui, sois la bienvenue. » Adieu, chérie. »

Henri Guillemin signale que Vigny a écrit, entre la signature et le post-scriptum : « J'ai défendu à Marie de répondre à cette Sapho qui l'ennuie ». Verticalement, en marge du post-scriptum : « Madame Sand piquée de ce que je ne lui ai pas répondu. »

Le 21 avril 1834, Marie Dorval, engagée sous la pression de Victor Hugo et d'Alfred de Vigny, fait ses débuts à la Comédie-Française, dans une mauvaise pièce de Mazères et Empis, *Une liaison*. Heureusement, ces débuts humiliants sont suivis d'une brillante reprise de *Hernani*, où elle succède à Mlle Mars dans le rôle de Dona Sol.

Le 12 février 1835, elle crée le rôle de Kitty Bell, dans *Chatterton* (de Vigny), aux côtés de Firmin. Nouveau triomphe de l'actrice.

Alfred de Vigny :

« On savait quelle tragédienne on allait revoir dans Mme Dorval ; mais avait-on prévu cette grâce poétique avec laquelle elle a dessiné la femme nouvelle qu'elle a voulu devenir ? Je ne le crois pas. Sans cesse elle fait naître le souvenir des vierges maternelles de Raphaël et des plus beaux tableaux de la Charité ; sans effort elle est posée comme elles ; comme elles aussi, elle porte, elle emmène, elle assied ses enfants, qui ne semblent jamais pouvoir être séparés de leur gracieuse mère, offrant ainsi aux peintres des groupes dignes de leur étude, et qui ne semblent pas étudiés. Ici la voix est tendre jusque dans la douleur et le désespoir ; sa parole lente et mélancolique est celle de l'abandon et de la pitié ; ses gestes, ceux de la dévotion bienfaisante ; ses regards ne cessent de demander grâce au ciel pour l'infortune ; ses mains sont toujours prêtes à se croiser pour la prière ; on sent que les élans de son cœur, contenus par le devoir, lui vont être mortels aussitôt que l'amour et la terreur l'auront vaincue. Rien n'est innocent et doux comme ses ruses et ses coquetteries naïves pour obtenir que le Quaker lui parle de Chatterton. Elle est bonne et modeste jusqu'à ce qu'elle soit surprenante d'énergie, de tragique grandeur et d'inspirations imprévues, quand l'effroi fait enfin sortir au dehors tout le cœur d'une femme et d'une amante. Elle est poétique dans tous les détails de ce rôle qu'elle caresse avec amour, et dans son ensemble qu'elle paraît avoir composé avec prédilection, montrant enfin sur la scène française le talent le plus accompli dont le théâtre se puisse enorgueillir. »

Paul Foucher (*Entre cour et jardin*) raconte le trait de génie de l'actrice à la fin de la pièce :

« Un dernier tableau porta au comble le succès de l'actrice et de la pièce. Kitty Bell, montée sur un palier, voit à travers une porte vitrée mourir Chatterton, puis elle s'affaisse, glisse à demi inanimée sur la rampe et vient tomber mourante à son tour sur la dernière marche. Cette exploitation d'un accident matériel du terrain théâtral ramenait Mme Dorval à un de

ces effets de trivialité sublime qui caractérisait son talent et rendait le cachet de la vie réelle à cette juvénalesque élégie. »

En Février 1835, après avoir vu *Chatterton*, **George Sand écrit à Marie Dorval :**

« Mon amie,

J'ai à vous dire que je ne vous ai jamais trouvée si belle, si intelligente et si admirable qu'hier soir.(...)

La pièce est extrêmement belle, touchante, exquise de sentiment. J'en suis sortie en larmes, sans vouloir dire un mot à personne, parce que je ne pouvais plus parler. Entre nous, ma chère, quels que soient les travers de la vie et du monde, et les petites gens des hommes en société, il n'y a que de nobles cœurs et des esprits d'une grande élévation qui puissent produire de telles choses. Je n'aime pas du tout la personne de monsieur de Vigny, et en cela, je ne vous ressemble pas (ceci est bien spirituel, n'est-ce pas ?), mais je vous assure que d'âme à âme, j'en use autrement. Rends-le heureux, mon enfant, ces hommes-là en ont besoin et le méritent.

Adieu, j'irai te voir.

Où prends-tu que je ne veux plus te voir ? Mais je te dirai pourquoi je ne puis pas, souvent. Je t'embrasse, mon amie, et te suis toujours à tout jamais dévouée. George. »

Le 25 avril 1835 a lieu la création d'*Angelo, tyran de Padoue* (Hugo), drame où sont confrontées Mlle Mars, qui a choisi de jouer le rôle à contre emploi de la courtisane Tisbé, laissant à Marie Dorval le rôle moins brillant de l'épouse légitime Catarina). Plus tard, lorsque Mlle Mars aura abandonné le rôle, Marie jouera la Tisbé.

Victor Hugo *« Quant à Mlle Mars, si charmante, si spirituelle, si pathétique, si profonde par éclairs, si parfaite toujours ; quant à Mme Dorval, si vraie, si gracieuse, si pénétrante, si poignante, que pourrions-nous en dire, après ce que dit, au milieu des bravos, des applaudissements et des larmes, cette foule immense et émerveillée qu'éblouit chaque soir le choc étincelant des deux sublimes actrices ? »*

Jules Janin s'écrie :

« ... Et la scène entre les deux femmes : Mme Dorval haletante, à genoux, les mains jointes, et prosternée aux pieds de Mlle Mars ! « Vous avez dit : pauvre femme !...

Même les parodistes d'Angelo, Duvert et Dupeuty, dans leur « Cornaro », rendent hommage aux deux comédiennes :

« Comment se fait-il donc que la foule s'y porte ?

J'en conviendrai, Messieurs, l'objection est forte ;

C'est que, pour faire admettre une absurde action,

Le drame s'est placé sous l'invocation

De deux noms protecteurs, anges de notre scène,

C'est sainte Kitty Bell et sainte Célimène.

La critique à leur vue expire sans écho :

On voit Mars et Dorval ; on oublie Angelo

Enfin résumons-nous et malgré vos malices,

Faut-il le voir ce drame ?- Allez voir les actrices ! »

La liaison avec Vigny s'étiole, et le **8 juillet 1836, Marie Dorval, en tournée à Bourg en Bresse, écrit à Alfred de Vigny :**

« Mon adoré Alfred sais-tu que je perds tout à fait la tête quand je ne reçois pas de tes lettres ? (...) Ne me recommande pas de lire tes lettres, cher ange, je les sais par cœur. Je crois que jamais tu ne m'en as écrit de plus charmantes, jamais plus avec ton cœur, j'en ai de plus brûlantes mais non pas de plus tendres ni de plus dévouées. »

Ne sois pas jaloux au moins ! Ce parfum si doux ne suffirait pas à ma vie sans cet autre plus fort, plus enivrant, immortel et que nulle autre que moi ne respirera. Tu es un ange ! baise-moi, baise-moi bien. Ah ! que j'ai besoin de tes caresses ! de ta bouche ! de ta taille ! mon Dieu mon Dieu ! »

12 août 1836 , toujours à la Comédie-Française, elle crée le rôle d'une mère déchirée entre ses fils dans *Une famille au temps de Luther*, de Casimir Delavigne . En privé, elle a de nombreux problèmes avec ses filles qu'elle appelle « *mes désolantes filles* »

Cela ne se passe pas bien à la Comédie-Française. Deux Deux lettres témoignent des difficultés qu'elle y rencontre : **lettre de Marie Dorval à Bénédict, journaliste marseillais** (à dater du printemps 1836) :

*« Je vis dans l'espoir d'un avenir qui me fait regretter le présent. J'ai des chagrins sérieux dans ma famille, auxquels je ne puis rien que les adoucir le mieux que je puis et au jour le jour. J'ai un dégoût bien profond pour le théâtre. Je hais le métier, parce que j'adore l'art. Il me tarde de quitter les Français- il n'est sorte de mauvaise volonté qu'on ne me montre ; plus j'y ai de succès, moins j'ai l'espoir d'y être attachée comme cela devrait être. Je viens d'avoir cet hiver deux succès très grands dans *Dona Sol* et *Marion*, qui la dernière fois encore a fait trois mille francs. Tout cela ne sert qu'à les rendre furieux. Oui, ils ont été furieux de faire de l'argent avec des ouvrages et une actrice imposés ; et d'abord tous les acteurs qui ne jouent pas dans un ouvrage à grand succès sont les ennemis acharnés de cet ouvrage, de l'auteur, et des acteurs qui le représentent. Ainsi il n'y a que les acteurs qui jouent dans *Marion* qui me parlent. Les autres ne me saluent même pas. Je n'ai pas pu obtenir encore une loge pour m'habiller ! Je suis tantôt d'un côté tantôt de l'autre. Quand je jouais *Hernani* où j'ai des changements de costumes à tous les actes, il me fallait monter trois étages, tourner quatorze fois dans les corridors. Je riais comme une folle en faisant le calcul de ce que je montais et tournais dans la soirée. »*

A peu près à la même époque, elle écrit à Frédérick Lemaître :

*Je viens de jouer *Antony*, j'ai été fort applaudie, ou plutôt, nous avons été fort applaudis, moi et monsieur Alexandre. Vous connaissez la troupe, je ne vous en dirai donc rien, pour ne pas vous apprendre ce que vous savez aussi bien que moi. Tous ces Mrs et dames sont fort bien pour moi, d'abord parce que je ne demande rien, en demandant beaucoup, on obtient si peu ! que je n'ai pas le courage de nous casser la tête, aussi je suis charmante ! c'est un plaisir de jouer avec moi !... ah, venez donc, mon petit Frédéric, faites des bassesses et faites-les vite. Je sais votre succès, oui, oui, j'en suis bien heureuse. Notre cause triomphe ! nous soulevons les provinces, quand marcherons-nous sur Paris ? Ah, les misérables ! Où est Harel ? Que vous avez bien fait de rompre avec lui. Laissez-le donc mourir.*

Vous me parlez de M. Corbière, mais où le trouver ? Comment le voir ? Je ne puis pas aller chez lui, mais écrivez-lui, dites-lui qu'il vienne me voir. Alexandre Dumas lui a écrit pour me recommander à lui, il a été déjà très bon pour moi, mais il ne m'a pas donné l'occasion de le remercier, et je désire beaucoup le faire. Puisque nous parlons d'homme aimable et d'homme bon et charmant, vous en avez trouvé un dans la personne de monsieur Dumas, il m'a écrit et me dit mille admirations de vous ! (pour moi c'était de l'adoration). J'espère qu'il ne se fâchera pas de ce mot-là. Il me dit que vous parlez souvent de moi, tant mieux, c'est une chose qui me fait plaisir à savoir. Votre femme est-elle avec vous ? Je voudrais bien la voir ici avec le petit garçon – mes amours. Je ne sais plus si vous pourrez lire mon écriture car je griffonne diablement. Autrefois j'écrivais mieux que cela, mais l'amitié n'y regarde pas de si près. Puis-je faire quelque chose, moi, auprès de Dormeuille (sic) ? Donnez-moi mes

instructions. Allons adieu, à bientôt, j'espère, des succès toujours, de l'argent, et des victimes, des victimes tant que vous pourrez...

Ah ! si Madame Frédéric m'entendait. Je vais écrire à M. Dumas, mais j'ai peur de faire des fautes d'ortographes(sic). Adieu, à vous. Marie

Quittant la Comédie-Française, elle passe à l'Odéon où elle crée : *Les Suites d'une faute* (Arnould et Fournier)

Le 15 avril 1837, sa fille aînée Gabrielle, phtisique, meurt chez Marie à 21 ans. Fontaney l'avait enlevée et épousée à Londres. Revenus à Paris dans la misère, le jeune couple est hébergé par Marie. Fontaney meurt trois mois plus tard.

L'année 1838 est celle des débuts de Rachel à la Comédie-Française et de la rupture avec Vigny. En guise de cadeau de rupture, il lui écrit un beau poème, la dédiant toute au théâtre qui occupe sa vie :

A Madame Dorval

*A vous les chants d'amour, les récits d'aventures,
Les tableaux aux vives couleurs,
Les livres enchantés, les parfums, les parures,
Les bijoux d'enfant et les fleurs ;
A vous tout ce qui rit aux yeux, qui plaît à l'âme
Et fait aimer l'instant présent ;
Vous qui donnez à tous une vie, une flamme,
Un nom tout jeune et séduisant ;
Vous que l'illusion couronne, inspire
De bonheur ou de désespoir ;
Reine des passions, qui deux fois savez vivre,
Pour vous le jour, pour tous le soir,
Pensive solitaire, ou tragique merveille,
Cœur simple, esprit capricieux,
Riant chaque matin des larmes que la veille
Vous fîtes tomber de nos yeux ;
Des chants inspireurs respirez l'ambroisie,
Loin du vulgaire âpre et fatal,
Vivez dans l'art divin et dans la poésie
Comme un phénix dans un cristal. (1838)*

George Sand ayant rompu avec Sandeau et vivant alors la fin de sa tumultueuse liaison avec Musset, Marie Dorval devient la maîtresse de Jules Sandeau.

C'est aussi l'année de son engagement au Gymnase (dirigé par Delestre-Poirson) : Elle y crée 6 pièces en un an : *La Belle-sœur* (Paul Duport et Laurencin), *l'Orage* (Laurencin), *Henri Hamelin* (Emile Souvestre), *La Maîtresse et la Fiancée* (d'Emile Souvestre), *Un Ménage parisien* (Laurencin et Edouard Monnais), *Le Mexicain* (Laurencin et Malléan). Le répertoire du gymnase est fait de drames bourgeois, où Marie est condamnée aux rôles de femme romanesque, abandonnée, séduite, etc...

A propos du passage de la Comédie-Française au Gymnase, Jules Janin, mi-figue mi-raisin, écrit à Frédéric Soulié :

« Mais, malheureux, comment as-tu souffert que Mme Dorval quittât le Théâtre-Français, et comment n'as-tu pas crié bien haut : - Qu'elle vous était utile, indispensable à vous autres qui aimez la passion échevelée, la douleur sans frein, le sanglot qui s'échappe de la poitrine fatiguée, le cri parti du cœur, les larmes venues de l'âme, les transports, les extases, toute cette poésie matérielle de la vie vulgaire et triviale ? Comment as-tu pu laisser partir ainsi Mme Dorval, ton héroïne à la voix brisée, au corps comme la voix, regard perçant, geste hardi, démarche commune, poitrine haletante, passion qui souffre sans jamais s'épuiser. Je sais bien qu'elle était égarée, au milieu des passions correctes du Théâtre-Français ; mais cependant, comme elle les dominait souvent, et comme, plus d'une fois, elle a eu une influence irrésistible même sur l'impassibilité un peu dédaigneuse de Mlle Mars ! Que de fois l'avons-nous vue ralliant violemment à elle les comédiens épouvantés de leur propre audace, et qui entr'eux s'en confessaient comme d'un crime.

Et tu l'as laissée partir, et tu l'as livrée sans résistance, à qui ? à quoi ? au Gymnase dramatique, au petit drame coquet, à l'élégie voilée, aux petits chagrins domestiques dans les foyers de la Chaussée d'Antin. »

Et Théophile Gautier écrit dans *La Presse*, 9 juillet 1838 :

« Mme Dorval a fait de cela un drame plein de passion d'angoisses et de larmes. Elle a donné un sens aux mots qui n'en avaient pas, et changé en cris de l'âme les phrases les plus insignifiantes. Des choses nulles dans toute autre bouche, dites par elle donnent la chair de poule à toute la salle ; merveilleuse puissance ! Avec les plus simples mots : Que me voulez-vous ? Mon Dieu, que je suis malheureuse ! elle fait pleurer et frissonner ; elle entre : à voir sa contenance inquiète, brisée, fiévreuse et comme ployée sous une violente émotion intérieure, on se sent déjà troublé et sous le charme ; elle parle, et son âme tremble et vibre dans chaque mot et soulève de l'aile la lourde prose dont on la charge. Son succès a été complet, comme il le sera toujours, en dépit de tous les rôles et de tous les Gymnases possibles. »

Au bout d'un an, en **1839**, elle quitte le Gymnase pour la Renaissance : *Le Proscrit*, de Frédéric Soulié et Dehay (pathétique)

« J'ai rompu avec cet odieux Théâtre du Gymnase et je rentre à la Renaissance pour un drame de Frédéric Soulié. »

Jules Janin salue le jeu romantique :

« c'est là le talent de Mme Dorval. Elle se plaît dans les périls ; elle aime les difficultés les plus étranges ; elle se joue avec le danger ; l'obstacle, elle le brise, l'abîme, elle le franchit ; l'impossible, elle le rend vraisemblable ; l'absurde, elle y fait croire ; et tous ces miracles, à force de passions, de cris, de plaintes, de touchants délires, à force de rage et de douleur... »

La vie privée de Marie est loin d'être heureuse, comme en témoigne cette lettre d'amour écrite à Jules Sandeau, dans le courant de l'année 1839 :

Que tu es cruel de ne pas m'avoir laissé rêver ton retour jusqu'au dernier moment. A Paris, tu me disais : je repartirai, mais je ne serai jamais longtemps sans revenir. Je partirai encore, puis je reviendrai et je ne te quitterai plus. Je pense quelquefois que tu es venu par bonté, par pitié. Tu ne me parles pas de la Bretagne, de mon passage à Paris, de ce que nous ferons. Ah ! sans doute, tes lettres sont adorablement bonnes, tendres, mais ce qui serait bien véritablement la preuve de ton amour, notre réunion, tu n'en parles jamais. Mon bonheur était-il donc si bien affermi à Paris, que je doive être sans crainte à présent ? eh bien non ! la foi m'abandonne à tout instant. J'ai tant souffert à Paris. Rappelle-toi, dans ma loge même, deux ou trois jours avant notre départ, tu as eu pour moi des mots si cruels, des regards si

durs, si froids, tu m'as tant laissé pleurer sans me consoler, tu as tant laissé de choses inexplicables dans mon esprit, et qui l'ont toujours troublé depuis ! enfin tu es venu, tu m'as donné un grand bonheur ! mais m'as-tu laissé seulement le temps de le comprendre, troublée que j'étais encore de tout le chagrin de la veille, troublée de l'idée de ton départ ; ce bonheur, me le rendras-tu ? et quand ? et comment ? Est-ce à Paris quand j'y suis reprise par ma maison et rattachée par toutes mes chaînes ? quand je pense que deux mois de ma liberté, car c'est une liberté dans mon esclavage que ce congé, que deux mois sont déjà passés tout à l'heure, et qu'il n'en reste plus que trois ! Ah ! ce n'était pas trop de ce temps pour me rendre la vie par ta présence et ton amour. Ce n'était pas trop pour me donner le courage de revenir... mais d'ailleurs je te parlerai mieux quand je vais te revoir à mon passage. Je tâcherai de t'expliquer, de te prouver que tu es pour moi la seule raison de vivre. Tu décideras des quelques années de ma vie, il y a des choses qu'on ne peut dire qu'avec la voix et le regard, des choses que tu ne croirais pas si je te les écrivais et que tu croiras ma main dans la tienne et mes yeux devant tes yeux. Tu es mon ange, un ange pour moi ! Je t'aime parce que tu as réveillé en moi tous les sentiments nobles de ma jeunesse en même temps que je t'ai aimé, je t'ai honoré et respecté dans mon cœur, je t'aime sans mensonge, je t'appartiens, je suis à toi sans partage, et toi tu es libre et uniquement à moi ! eh bien ! je ne pourrai jamais véritablement aimer sans ces deux conditions réunies. Ah ! je te le jure, toutes les fois que je me suis avilie, j'ai bien souffert ! il y avait toujours en moi une femme qui en pleurerait une autre ! Ah ! si tu m'aimes et si tu veux vivre de ma vie, tu me donneras un bonheur que je n'ai jamais eu et que je n'espérais pas. La différence de nos âges, au lieu de m'affliger, est une idée qui me console. Je mourrai (...) en te laissant de longues années de bonheur et de moi un souvenir bien long et bien doux ! N'est-ce pas, mon cher, mon bien-aimé Sandeau, oublie le commencement de ma lettre, je ne te reproche rien, tu m'aimes, tu as fait ce que tu as pu, plus peut-être. Je t'aime et je te remercie. ah, comme je t'adore ! Et quand mon cœur t'a parlé avec toute la tendresse qu'il a pour toi, comme l'amour que tu as mis dans mon sang parcourt mes veines à l'instant qu'un souvenir de ta chair me vient. Et tu ne veux pas que je baise ton front ni ta main ? eh ! ton front, ta main, ta bouche, tes yeux, tout cela est autant de délices pour moi. Ah, c'est moi qui me meurs, mon ange, c'est moi que tu laisses mourir.

Témoignage extérieur de la passion de Marie Dorval pour Sandeau, la copie (de la main de Marie Dorval) d'une lettre à Flora Tristan, sans date, sans doute écrite par son amie Louise, au moment de sa liaison avec Sandeau. Extrait :

, « je suis sûre de connaître Marie. C'est une organisation à part, prodigieusement intelligente, point sensible, mais passionnée, Marie n'a point de caprices, elle a des passions d'une heure, d'un jour ou de dix ans. Elle prend l'amour au sérieux, c'est son maître, c'est son univers, c'est son génie, c'est son talent. Elle tire sa supériorité de la passion. Je la plains, moi sceptique, je la plains car elle est toujours de bonne foi, elle aime Sandeau, elle l'aime par la différence qui existe entre leurs deux natures. Je ne crois pas que Marie puisse aimer longtemps un homme indigne d'elle, elle a un noble cœur. Sandeau aime Marie par les contrastes et il ne peut s'en détacher malgré les tourments qu'elle lui cause. Marie est une nature riche et parfaite.

En travers de la lettre : je suis lasse de mon esprit, les hommes de lettres me donnent des nausées.

Le 28 janvier 1840, lettre de rupture de Jules Sandeau :

« Non, Marie, non ce n'est pas ma volonté qui nous sépare. C'est l'affreuse nécessité. Non, ce n'est pas moi qui te quitte, ce n'est pas moi qui te repousse ; comme toi, je suis accablé du

coup qui nous frappe ; c'est l'impossible qui est entre nous. Si je n'avais pas l'horrible conviction qu'il n'est plus pour nous de bonheur, si j'espérais même, je ne dis plus de jours heureux, je dis plus de jours sereins – Il y a longtemps que nous n'en avons plus – si je croyais pouvoir au prix de mon repos assurer ton bonheur, je me mettrais à tes pieds et te supplierais à mains jointes de revenir à moi. Mais quelle est notre vie depuis un an et après tant de lutttes, de retours inutiles, que pouvons-nous attendre de l'avenir ? de nouvelles larmes et de nouveaux tourments ? Pauvre âme, que n'as-tu pas souffert ? »

Elle apprendra en 1842 le mariage de Sandeau et écrira à une de ses amies : « *Terminus. La nouvelle a glissé doucement dans mon cœur, aussi doucement que l'ondulation de ces jeunes filles de la procession. Ah ! ma chère, j'ai remercié le bon Dieu !.. qui précisément passait dans ce moment-là ! »*

Elle est alors réengagée r au Théâtre-Français. Ce nouvel engagement stipule que, contrairement aux usages établis, la Comédie-Française doit lui payer tous ses costumes pour les rôles qu'elle va créer.

Pour la reprise d'*Hernani* et *Angelo* c'est Célestin Nanteuil (un de ses « amoureux »), qui a dessiné les costumes « *Je veux être mieux chiquée au moins de ce côté-là que Dona Sol première.* » Mais les choses ne se passent pas mieux que lors de son premier engagement et c'est justement sur la question des costumes que Marie subit de la part des Comédiens-Français une humiliation particulièrement mesquine.

Lettre datée du 6 août 1840 aux Comédiens-Français :

Messieurs,

J'ai rendu d'après la décision de votre comité tous les costumes qui appartenait en entier au théâtre ? Je n'en ai gardé que quatre : deux d'Hernani et deux de la Maréchale d'Ancre sur lesquels j'ai mis des perles et des pierreries à moi pour plus de 300 F. On ne pourrait pas les ôter sans détruire les robes et les corsages. A mon retour, quand on rejouera ces pièces, il faudrait refaire des costumes nouveaux. Il est plus convenable que je garde ces quatre costumes puisque je m'engage à les rapporter tels qu'ils sont aujourd'hui, ou à les refaire neufs s'ils étaient gâtés. Il me semble que comme dit Molière, ma caution est suffisamment bourgeoise pour quelques aunes de satin.

Je regrette d'avoir à vous rappeler, Messieurs, à propos de cette taquinerie que j'ai fait faire depuis à mes frais depuis six mois, trois costumes pour Marion Delorme, deux costumes pour Hernani et un costume pour Chatterton que la Comédie-Française aurait dû me fournir aux termes de mon engagement.

Alors que l'ordre a déjà été donné au magasinier de refuser tout costume à Marie Dorval, voici le brouillon de la réponse à la lettre ci-dessus :

Madame,

Le Comité n'a pas cru devoir revenir sur la délibération contre laquelle vous réclamez par votre lettre datée du 6 août et dont il a pris communication dans sa séance de ce jour 5 août. Il ne pouvait en effet accéder à votre demande sans créer un fâcheux précédent en faveur d'abus auxquels il est de son devoir de mettre un terme et qui désormais ne seront pas tolérés même de la part d'un sociétaire. Ce n'est pas par esprit de taquinerie qu'il s'oppose à la distraction de costumes appartenant aux magasins. Il est naturel de prévoir que les rôles pour lesquels ils ont été confectionnés puissent être joués en votre absence. Quant aux agréments, perles et pierreries que vous avez cru devoir y faire ajouter, rien ne s'oppose à ce que vous les fassiez enlever. Si ces costumes s'en trouvaient endommagés, ce serait à vos frais qu'ils

devraient être rétablis, car en aucun cas l'administration n'autoriserait de nouvelles dépenses sur ces objets.

Le comité ne croit d'ailleurs pas se trouver en reste relativement à l'exécution d'une clause insérée dans votre engagement et que vous rappelez. S'il est certains costumes dont vos convenances ont pu vous déterminer à supporter les frais, il en est que comporte la garde-robe de l'emploi pour lequel vous êtes engagée et qui vous ont été fournis par le magasin.

Malheureusement, *Cosima*, drame échevelé de George Sand où Marie Dorval joue le rôle principal subit un cuisant échec. Joseph Méry commente cet échec dans une lettre à George Sand :

« Le sort de cet ouvrage ne m'a pas étonné ; ce destin est réservé à tous les ouvrages qui sortiront de l'ornière tracée en 1817, par M. Scribe et Compagnie, négociants en bois de charpente, à Paris. Toutes les fois que la noble idéalité poétique sera traduite en coulisse par un grand talent, elle ne dépassera pas la rampe. Scribe a inventé un genre et un public. En 1816, tous les publics de France et de Navarre avaient été moissonnés à Austerlitz, à Iéna, à Wagram, à Waterloo partout il n'y avait d'autre public que les vieillards, cultivateurs des muses, les borgnes, les boiteux, et quelques fils uniques de veuve. Scribe parut et dit : qu'un public se fasse ; et un public fut fait. Tous les jeunes gens de 18 ans, échappés à la conscription, grâce à Louis XVIII, se ruèrent au théâtre et inaugurèrent le public âgé aujourd'hui de 40 à 45 ans. Scribe fit l'éducation théâtrale de ces messieurs ; alors commencèrent les formules dramatiques adorées du parterre : les Ciel !, les Quittons ces lieux ! les Suivons ses pas ! les Quel est donc ce mystère ? les je fuis ce séjour ! les Ma surprise est extrême !, les Grands Dieux ! avec un x au pluriel, les Je lui donne ma foi et ma main ! et mille actes d'etc., d'etc...

(...)

Le 16 avril 1842, Marie adresse aux membres du Comité d'administration de la Comédie-Française qui lui refusent le sociétariat et mettent fin à son engagement une lettre amère et désabusée :

« Des débuts nombreux ont été faits chez vous avec plus ou moins de talent, mais on m'assure que la place que je pourrais occuper à la Comédie-Française dans les grands premiers rôles du drame et des quelques grands rôles de comédie et de tragédie n'est pas remplie. (...° Mon genre a toujours été celui des caractères que j'avais à traduire sur la scène.

Je suis bien aise de me rendre compte qu'il ne me sera pas possible d'appliquer aux vers de Corneille et de Racine l'intelligence dramatique qu'on a bien voulu reconnaître que j'avais quelquefois appliquée aux vers de MM. Victor Hugo et Casimir Delavigne. »

Recommence alors l'inférieur tourbillon des tournées de province. Elle a alors une courte liaison avec un jeune acteur, René Luguet, qui épousera sa troisième fille, Caroline.

En octobre 1842, de retour à Paris, elle bénéficie d'une représentation à son profit à l'Opéra-comique (*Phèdre*, de Racine, avec Rachel)

De retour une fois de plus à l'Odéon, elle joue *Les Deux impératrices* (Mme Ancelot), *La Main droite et la main gauche* (Léon Gozlan), mais surtout participe à la création de *Lucrèce* de Ponsard, avec Bocage, œuvre emblématique d'un retour à la tragédie néoclassique, coïncidant avec l'échec relatif des *Burgraves*, de Victor Hugo à la Comédie-Française. La grande actrice romantique se trouve ainsi paradoxalement dans le camp opposé.

Ponsard rend hommage à son interprète (16 mai 1843)

Soit que paisible au sein du foyer domestique,

*Vous nous rajeunissez le gynécée antique,
 Et qu'ouvrant votre cœur à la douce pitié,
 Vous charmez le malheur par des mots d'amitié ;
 Soit que vous commandiez, majestueuse et sainte,
 Au crime audacieux le respect et la crainte,
 « Et qu'un courroux auguste éclatant dans votre œil,
 Des regrets de Sextus fasse baisser l'orgueil ; »
 Soit qu'on appelant chez vous un tribunal intime,
 Vous y comparaisiez pâle, mais plus sublime,
 Pour l'exemple à donner, résolue au poignard,
 Tour à tour gracieuse, ou sévère, ou funeste,
 Aux mouvements du cœur empruntant votre geste,
 Trois fois vous nous montrez la nature dans l'art.*

A l'Odéon, elle joue indifféremment œuvres classiques et romantiques.

Agrippine (La Rochefoucauld), *Phèdre* (Racine),
Andromaque (rôle d'Hermione), *Le Mariage de Figaro* (rôle de la comtesse), *La Mère coupable* (rôle de la comtesse), *Henri III et sa cour* (la duchesse), *Antony*, *Clotilde* (Soulié et Bossange).

En janvier 1844, elle participe à une représentation au bénéfice de Mlle George, dans le rôle de Jeanne dans *Marie Tudor* (Victor Hugo)

Jules Janin :

« Dans Marie Tudor, Mme Dorval était une élégante et belle jeune fille appelée Jane, une enfant amoureuse et chaste qui, tout d'un coup, se trouve exposée aux délires, aux vengeances d'une tigresse appelée Marie Tudor. Nous avons vu jadis et plusieurs fois ces deux perfections, Talma et Mlle Mars, attachées à la même œuvre, et jouant chacun son rôle au milieu de la même comédie. Eh bien ! je n'oserais pas affirmer que cette réunion de Talma et de Mlle Mars ait produit un ensemble plus parfait que la réunion de Mlle George et de Mme Dorval dans Marie Tudor. »

Sous les applaudissements et les bouquets de fleurs, Mme Dorval baise la main de Mlle George...

Nouvelle représentation à son bénéfice, avec la reprise de *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, avec Frédérick Lemaître. Nouvelles créations : *La Comtesse d'Altenberg*, d'Alphonse Royer et Alphonse Vaëz (drame ridicule)

A la Porte Saint-Martin : *Lénore* (Cogniard), *Lady Seymour* (Duveyrier)

Toujours à la Porte-Saint-Martin elle crée ***Marie-Jeanne, ou la femme du peuple, de d'Ennery et Mallian, le 11 novembre 1845***. C'est le rôle, presque prémonitoire, d'une mère douloureuse. **Théophile Gautier :**

*« Tout ce que nous pourrions dire pour exprimer l'effet qu'elle a produit, sera au-dessous de la réalité ; jamais actrice ne s'est élevée à cette hauteur ; l'art n'existait plus, c'était la nature même, c'était la maternité résumée en une seule femme. Des torrents de larmes coulaient de tous les yeux ; les jeunes, les vieux, les hommes, les femmes, les enfants, tout, jusqu'aux claqueurs et aux journalistes, était attendri. – un vrai déluge !
 Jamais nous n'avons eu le cœur serré d'une façon plus poignante ; nos sanglots nous brisaient la poitrine, nous étions aveuglé et nos pleurs obscurcissaient les verres de notre lorgnette.*

Où Mme Dorval peut-elle prendre des accents si déchirants, des soupirs si pathétiques, des poses si désespérées ?

On lui demandait, quelques jours avant la représentation : « Qu'est-ce que c'est que votre rôle, et comment le trouvez-vous ? – je ne sais pas, j'ai un enfant, je le perds ; voilà tout. » (...)

Frédéric Lemaître, dans un entracte, est allé voir Mme Dorval dans sa loge pour la complimenter ; les deux grands acteurs n'ont pas trouvé un mot à se dire ; ils se sont embrassés et se sont mis à pleurer. »

Elle tourne en province avec Marie-Jeanne. C'est un triomphe partout et de chaque jour : « *Je suis la grande actrice, écrit-elle, je suis en vogue, je suis à la mode, je suis la grrrande Marie-Jeanne ! Je joue tous les soirs devant 4.000 F et tout cela avec une mauvaise pièce, de mauvais acteurs, de mauvais décors et de vilains costumes. C'est un miracle. »*

De retour à l'Odéon, elle crée une nouvelle pièce de Ponsard, *Agnès de Méranie*, à l'Odéon, avec Bocage.

Gautier : « *On connaît toute notre admiration pour la grande actrice qui a joué si merveilleusement Adèle d'Hervey, Marion Delorme, Kitty Bell, Marie-Jeanne ; mais elle n'a heureusement rien de ce qu'il faut pour la tragédie, et elle a été punie, ainsi que Bocage, de son ingratitude pour le drame. »*

En 1847, elle crée encore *Le Syrien*, drame de Latour de Saint-Ybars, rôle d'Augusta, dame romaine.

Le 14 mars 1847 : On voit Marie Dorval à Paris dans l'inévitable *Marie Jeanne*.

Le 16 mai 1848, le sort la frappe à nouveau. Son petit-fils, Georges, âgé de 4 ans et demi, fils aîné de Caroline et René Luguët, que lui avaient confié ses parents et qu'elle considérait comme son fils, et l'emmenait avec elle en tournée, meurt au bout de quinze jours de maladie. Prévue pour créer *la Marâtre* de Balzac, elle ne peut en assurer les répétitions, en raison de la maladie et de la mort de Georges. Le rôle lui est ôté.

Marie Dorval écrit à George Sand, lundi 12 juin 1848, pour lui annoncer la mort de son petit-fils :

Ma pauvre bonne et chère George, je n'ai pas osé t'écrire. Je te croyais trop occupée et d'ailleurs je ne le pouvais pas. Dans mon désespoir, je t'aurais écrit une lettre trop folle – mais aujourd'hui je sais que tu es à Nohant – loin de notre affreux Paris- seule avec ton cœur si bon et qui m'a aimée ! (...) Alors j'ai eu besoin absolument de t'écrire, pour obtenir de toi quelques paroles pour ma pauvre âme désolée. – J'ai perdu mon fils, mon Georges.

Le savais-tu ? Mais tu ne sais pas la douleur profonde, irréparable, que je ressens.- Je ne sais que faire ! Que croire ? Je ne comprends pas que Dieu nous enlève d'aussi chères créatures.- Je veux prier Dieu et je ne sens que de la colère et de la révolte dans mon cœur.- Je passe ma vie sur son petit tombeau. Me voit-il ? Le crois-tu ? Je ne sais plus que faire de ma vie.- Je ne connais plus mon devoir.- Je voudrais et je ne peux plus aimer mes autres enfants.- J'ai cherché des consolations dans les livres de prières ; je n'y ai rien trouvé qui parle de ma douleur ni des pauvres enfants que nous perdons. Il faudrait remercier Dieu d'un si affreux malheur ? Non, je ne le peux pas ! Jésus lui-même n'a-t-il pas crié : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Si cette grande âme a douté, que devenir, nous autre pauvre créature ? (...) Ah ! ma chère, que je suis malheureuse ! C'était tout mon bonheur. Je croyais que c'était ma récompense pour avoir été bonne fille, et bien dévouée toujours à toute

ma famille dont la charge était bien chère ! mais aussi bien lourde à mes pauvres épaules... J'étais si heureuse ! Je n'enviais rien ni personne. Je luttais avec courage, dans une profession haïssable que je remplissais de mon mieux, quand la maladie ne m'arrêtait pas, dans l'idée de rendre tout mon monde plus heureux autour de moi. Les révolutions, l'art perdu... Nous étions encore heureux.- Nos pauvres petits faisaient des barricades, chantaient la Marseillaise ; les bruits de la rue redoublaient leur gaieté !... Eh bien ! quelques jours après, ces mêmes bruits redoublaient les convulsions de mon pauvre Georges.- Il a eu quatorze jours d'agonie, quatorze jours nous avons été sur la croix ! Il est tombé à nos pieds le 3 mai ; il a rendu sa petite âme le 16 mai, à cinq heures ½ du soir .

Pardonne-moi de venir t'attrister, ma chère bonne, mais je viens à toi que j'aime tant ! qui a été toujours si bonne pour moi ! Toi qui es cause (car sans toi, cela ne se pouvait pas) de ce beau voyage dans le midi avec mon fils, qui a rétabli ma santé (hélas trop !), qui a rendu cet enfant si joyeux, qui a rempli de plaisir, de promenades de soleil, sa pauvre petite existence si tôt finie !..

Je viens encore à toi pour que tu m'écrives une lettre qui donne un peu de force à mon âme ! Je te demande du secours à ma douleur – les belles paroles qui sortent de ton noble cœur, de ta haute raison, je sais bien où les prendre. Mais j'y trouverai un plus grand soulagement si elles viennent de ton cœur au mien.

Adieu, ma chère George, mon amie et mon nom chéri !

Marie D.

La réponse de George Sand ne se fait pas attendre , Nohant, 16 juin 1848 :

« Je ne voulais pas croire à cette affreuse nouvelle, qu'on ne m'avait pas donnée comme certaine, et je n'osais pas t'interroger, ma pauvre chère Marie. Ta lettre me brise le cœur. Oui, oui, je comprends ton désespoir et je pleure avec toi cet heureux enfant, béni de Dieu puisqu'il est retourné vers lui avant d'avoir connu notre triste et affreuse vie. Il est bien heureux, lui ! Il n'a vécu que de soins, d'amour, de caresses et de gaîté. Il n'est pas dans ce petit tombeau où tu vas pleurer. Il est dans le sein de Dieu. Quel que soit son paradis, il est bien là où il est, puisqu'il y est retourné pur comme il en était venu. C'est Dieu, c'est le foyer du beau et du bon par excellence qui recueille les âmes envolées d'ici-bas. Il les retrempe pour nous les renvoyer en d'autres temps, ou il les garde à jamais avec lui, ou il les consume dans un foyer de vie éternelle et sans nuage. Qu'en fait-il, en un mot ? C'est son secret et nous ne le découvrirons pas. Mais nous ne pouvons pas penser qu'il n'aime pas ce qu'il a créé, et qu'il ne bénisse pas ce qu'il a aimé. (...)

Mais quelle douleur pour toi, pauvre femme, que cette séparation ! Pour cette peine-là, je ne puis te consoler. Il n'y a que cette autre petite-fille, si jolie, qui le pourra avec le temps. Et Caroline, tu ne m'en parles pas ? Et Luguet ? Ils doivent être bien malheureux aussi ! Sois forte pour tous, ma bonne Marie, afin qu'ils souffrent moins et que ta douleur ne soit pas le comble de leur infortune. Il n'y a que le sentiment du devoir qui nous puisse faire accepter la vie, après de tels déchirements. Si mon amitié pour toi peut compter pour quelque chose dans une vie aussi agitée, aussi désolée que la tienne, souviens-toi qu'elle est déjà ancienne et qu'elle n'a jamais failli ; qu'elle a résisté à des luttes, à des calomnies, à des méchancetés sans nombre et qu'elle est toujours pure et entière. J'ai compris ton cœur, si mal compris par tant d'autres, et t'ai toujours trouvée meilleure et plus grande que toutes ces hypocrites vertus dont le monde est plein. Prends courage encore ; tu n'as pas vécu sans être aimée et sans être estimée sérieusement de ceux qui t'ont connue, et qui t'ont vue traverser tant de martyres. Ne désespère pas de l'art : nous traversons une mauvaise phase, mais l'art ne peut pas plus périr que l'humanité. J'ai bien des peines aussi pour mon compte, mais je ne t'en parle pas. Je ne m'en souviens pas quand je songe aux tiennes.

Adieu, ma bonne et chère malheureuse femme. Pense à Dieu. Ils disent que c'est un rêve, mais va, il n'y a de vrai que ce que nous pressentons derrière ce rêve-là. C'est leur bête de vie, c'est leur sot orgueil, ce sont leurs mauvaises passions qui ne sont que des rêves, à ces âmes sans foi qui voudraient nous désespérer. Les prêtres ne peuvent pas nous consoler ; ce ne sont pas des hommes, puisqu'ils ne sont ni pères ni maris ; ils ne comprennent rien à nos liens du sang. Mais il n'y a pas besoin de prêtre pour comprendre et aimer Dieu. Entre les cagots et les impies, il y a toujours la vérité divine, la bonté divine, l'amour divin, et tout cela nous dédommage de ce que nous endurons en ce monde. Ecris-moi et, si parler de ton chagrin te soulage, ne crains jamais de m'ennuyer. Mon cœur est toujours ouvert à tes plaintes, tu le sais.
George Sand.

Les auteurs dramatiques, menés par Auguste Vacquerie, interviennent pour que Marie Dorval soit à nouveau engagée à la Comédie-Française, mais la Comédie-Française ne consent qu'à lui allouer un secours, qu'elle refuse.

Merle écrit à Samson dès le 5 décembre 1848 pour lui demander d'appuyer un nouvel engagement à la Comédie-Française. Marie Dorval écrit elle-même le 3 janvier 1849, elle demande à revenir, insiste, donne une liste de rôles qu'elle pourrait jouer. A l'angle de la lettre : « donner verbalement une réponse négative d'après le vœu du Comité » Elle réécrit le 31 janvier 1849, et demande un rendez-vous. Nouvelle lettre le 2 février, insistant sur sa popularité, sur son droit et sur la justice de sa demande: « *J'avoue que cette réponse qui se résumait en un refus formel de l'engagement que je demandais avec une grande réserve et une excessive modestie, j'avoue que ce refus m'a encore plus surprise qu'il ne m'a affligée.* »

Alexandre Dumas fait le récit de ces dernières péripéties, *La dernière année de Marie Dorval*

« Mme Dorval fit une demande au comité du Théâtre-Français ; elle demandait à être reçue comme pensionnaire à 500 francs par mois ; elle jouerait tout : duègnes, utilités, accessoires ; et de vive voix elle s'engageait à ne pas grever longtemps le budget de la rue de Richelieu. Elle se sentait mourir. Le comité se rassembla pour statuer sur la demande, et refusa à l'unanimité. A l'unanimité, entendez-vous bien ; pas une voix ne répondit à cette grande voix d'artiste se lamentant dans le désert de la douleur. Pas une main ne s'étendit pour relever cette mère aux genoux brisés. Pas une ! Seveste était directeur ! Il avait été nommé au Théâtre-Français parce qu'il n'y avait aucun droit et était complètement incapable de remplir la place. Un matin, il se présenta chez Mme Dorval. Il rapportait la réponse du Comité. « Ma chère Mme Dorval, commença-t-il, je dois vous dire, à mon grand regret, que le comité du Théâtre-Français, à l'unanimité, refuse votre demande. Il va se faire un remaniement sur le luminaire. J'espère économiser 2 ou 300 francs d'huile par mois ; eh bien ! ces 2 ou 300 francs, je prends sur moi de vous les offrir. »

Engagée en province, elle demande aux directeurs de théâtre de ne plus lui faire jouer *Marie Jeanne*, elle part à Caen avec Luguët, mais elle y tombe malade (ulcère au foie accompagné d'une fièvre pernicieuse). Luguët la ramène à Paris.

Dans une dernière lettre à sa fille Caroline, écrite le jour anniversaire de la mort de Georges, Marie Dorval exprime ses volontés, quant à cet anniversaire :

Chère Caroline, ta pauvre mère a souffert toutes les tortures de l'enfer. Chère fille, nous revoici dans les anniversaires douloureux, je te prie, que la chambre de mon Georges soit fermée et interdite à tout le monde, que Marie n'aille pas jouer dans cette chambre. Tu tireras

le lit au milieu de la chambre. Tu mettras un portrait ouvert sur son lit et tu le couvriras de fleurs, ainsi que dans tous les vases – tu enverras chercher ces fleurs à la halle. Mets-lui tout le printemps qu’il ne peut plus voir. Mais tu prieras toute la journée en ton nom et au nom de sa pauvre grand-mère. Je vous embrasse très tendrement, ta mère.

Le 20 mai 1849 , Marie Dorval s’éteint.

Dumas raconte qu’elle le fait appeler pour qu’il lui évite la fosse commune, et pour être enterrée avec le petit Georges. Dumas vend ses décorations pour remplir cette dernière volonté.

En 1855, pour une acheter une concession perpétuelle et lui élever un tombeau, Dumas écrit *La Dernière année de Marie Dorval*, dédiée à George Sand. Chaque exemplaire est vendu 50 centimes.

Récit des Obsèques dans la presse :

Les obsèques de Mme Dorval ont eu lieu mardi 22 mai à 9 heures du matin, en l’église Saint-Thomas d’Aquin. (liste des célébrités présentes)

Après le service, qui a été célébré à 10 heures, le convoi s’est mis en marche pour se rendre au cimetière du Montparnasse. Là, on s’attendait à entendre quelques nobles et chaleureuses paroles de regrets et d’adieux. Il y avait là des auteurs qui ont dû leurs plus grands succès à Mme Dorval. Ils se sont tus, et c’est alors que M. Camille Doucet s’est avancé sur le bord de la tombe et a prononcé, malgré sa vive émotion, quelques mots simples et touchants, qui ont été écoutés dans un religieux recueillement.

M. Alfred de Vigny, l’auteur de Chatterton, absent de Paris, n’assistait pas aux obsèques. M. Victor Hugo, obligé de se rendre à l’Assemblée Nationale, a dû quitter le cortège en sortant de l’église. M. Alexandre Dumas, l’un des trois auteurs qui doivent le plus à Mme Dorval pour leurs succès, a seul accompagné le corps jusqu’au cimetière. S’il n’a pas prononcé de discours sur la tombe, il s’en dédommage aujourd’hui dans le Constitutionnel. Du reste, M. Alexandre Dumas, qui sait toujours dans l’occasion user de nobles procédés, a contribué pour sa part au prix du terrain où doit reposer la célèbre actrice. Il a fait, pour cet objet, remise d’une somme de 500 francs.

Une représentation au bénéfice des petits enfants de Marie Dorval est prévue par la Comédie-Française (correspondance entre Merle, René Luguet et Seveste), à la demande de Victor Hugo, Scribe et Jules Janin). En septembre, Merle souligne qu’il faut attendre le retour de Rachel pour fixer une date : en fin de compte la représentation aura lieu le samedi 13 octobre 1849. La recette est de 9.422 F

George Sand : « *Oui, elle a été trahie et souillée, cette victime de l’art et de la destinée, elle a été aussi bien chérie et bien regrettée. Et je n’ai pas parlé de moi, de moi qui ne me suis pas encore habituée à l’idée qu’elle n’est plus, et que je ne pourrai plus la secourir et la consoler ; de moi, qui n’ai pu raconter cette histoire et transcrire ces détails sans me sentir étouffée par les larmes ; de moi, qui ai la conviction de la retrouver dans un meilleur monde, pure et sainte comme le jour où son âme quitta le sein de Dieu pour venir errer dans notre monde insensé, et tomber, de lassitude sur nos chemins maudits !* »

Et un poète se souvient : Théodore de Banville (Camées parisiens, 2^e série, p.67)

« On a dit qu’elle était laide, le front trop grand et plein de pensées pour celui d’une femme, le visage un peu court, ramassé, écrasé, la bouche grande. O douleur, beauté, génie, extases de la poésie vertigineuse, qui ne se rappelle l’expression divine, surhumaine de ce visage

désolé, ces lèvres folles de passion, ces yeux brûlés de larmes, ce corps tremblant, palpitant, ces bras minces, pâles, brisés par la fièvre, : et l'idéale musique de cette voix, quand elle disait : *Hernani*, je vous aime et vous pardonne, et n'ai que de l'amour pour vous ! Hélas ! je revois encore ses longs bandeaux châains, la rose rose sur le côté, et la gracieuse tête penchée comme une fleur ! O Tisbé, Kitty Bell, muse, martyre, voix éloquente, chère morte sacrée ! »

Montage réalisé par Jacqueline Razgonnikoff, mai 2013

Bibliographie

Francis Ambrière , *Mademoiselle Mars et Marie Dorval, au théâtre et dans la vie* , Le Seuil, 1992.

Emile Coupy, *Documents inédits, biographie critique et bibliographie*. Librairie internationale, 1868.

Alexandre Dumas, *La Dernière année de Marie Dorval*, Paris 1855.

Alexandre Dumas , *Mes Mémoires*, Paris, Robert Laffont, 1989 (Bouquins).

Anna Gaylor .- Marie Dorval - Grandeur Et Misère D'une Actrice Romantique. Paris, Flammarion, 2003.

George Sand-Marie Dorval, *Correspondance inédite*, publiée par Simone André-Maurois, Paris, Gallimard Nrf, 1953.

George Sand, *Histoire de ma vie*, in : *Œuvres autobiographiques. Tome II*. Paris, Gallimard, 1971. (Bibliothèque de la Pléiade)

Alfred de Vigny et Marie Dorval (préf. Ariane Charton), *Lettres à lire au lit, Correspondance amoureuse d'Alfred de Vigny et Marie Dorval (1831-1838)*, Paris, Mercure de France, 2009.2003.